

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 32.

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 9 Aout 1883.

SOMMAIRE

TEXTE : De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—Notes sur l'Irlande, par G.-A. Dumont.—Curieuse statistique.—Un grand spectacle, par L. de la Rallaye.—Nos gravures : M. Joseph-Ignace Kraszewski ; Mgr Guilbert : La Culotte déchirée ; Plaisirs d'été.—Les femmes décorées.—Histoire de fantômes.—Comment on doit travailler.—Les drames de l'ivresse.—Choses et autres.—Poésie : L'innocence et le repentir, par P.-B. des Valades.—Le moulin rouge (suite).—La protection de l'enfance, par Pierre Véron.—Les pensionnaires du Jardin des Plantes de Paris.—Nouvelles diverses.—La gamme des faux, par Pierre Véron.—Tribunaux comiques.—Les échecs.

GRAVURES : La Culotte déchirée ; Plaisirs d'été ; Joseph-Ignace Kraszewski, littérateur polonais ; Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux ; Le comte de Chambord recevant les derniers sacrements.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

Si l'on a quelques jours de loisir après avoir contemplé les merveilles de Lourdes, l'on peut utilement visiter les environs et honorer les sanctuaires célèbres qui environnent la basilique de la Ste-Vierge. Betharram avec son calvaire et sa collégiale, St-Savin et son abbaye, Polignan et la *Vierge noire* si célèbre, St-Bertrand de Comminges à l'entrée de la contrée de Luchon. Enfin, il convient de considérer les merveilles de la puissance de Dieu en ces grandes montagnes, où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer : la beauté de leurs aspects, la richesse inépuisable de leurs mines, la variété sans nombre de leurs marbres, et enfin, l'abondance in-tarissable de leurs eaux salutaires.

On peut se rendre au centre même de ces merveilles en allant à Bagnères de Luchon, qui est à quatre heures de Lourdes.

Là on se trouve au milieu des Pyrénées. On est à égale distance des deux extrémités de la chaîne qui va de Bayonne à Perpignan, de l'Océan Atlantique à la Méditerranée.

Enfin, on est au pied des plus hauts sommets.

A partir de Montrejeau on remonte le cours de la Garonne. Le chemin est comme un jardin fleuri entre deux rangs de montagnes couvertes de pelouses et de bosquets de bois ; les arbres sont nombreux, ils sont environnés de vignes qui montent en spirales à leur sommet et les couronnent de pampres ; de distance en distance, on voit des cascades, des allées profondes avec des ruisseaux qui vont se jeter dans le fleuve ; au fond, un amas de montagnes sombres dont les sommets sont couverts de neige et qui ferment l'horizon.

En arrivant à Bagnères de Luchon, on voit une ville de plaisance environnée de villas, de maisons de campagne, et au loin quelques montagnes d'une hauteur moyenne, mais ce n'est pas ce que vous êtes venu chercher.

Vous faites quelques pas et vous voyez quelques travaux d'art, des chaussées taillées dans le roc, une plantation très belle de cinq rangs de tilleuls qui a cent pieds de largeur, et qui conduit aux sources jusqu'à un demi-mille de longueur, mais ce n'est pas cela qui peut beaucoup vous émerveiller.

A mesure que l'on s'éloigne de la ville, les premières montagnes qui semblaient si proches s'éloignent et vous apparaissent à de grandes distances et séparées de vous par des vallées et des précipices nombreux, mais, jusque-là, vous ne voyez rien de bien extraordinaire. Vous êtes au centre des merveilles, et vous ne pouvez les contempler, parce que vous n'avez pas de point d'observation. Il faut savoir que les premières montagnes qui sont devant vous, et qui n'ont pas deux mille pieds au-dessus de la plaine, vous cachent plusieurs rangs qui sont en arrière et qui ont jusqu'à 10,000 pieds de hauteur.

Pour voir quelque chose, il faut monter sur quelques uns des sommets qui environnent Bagnères. Le plus proche et le plus accessible est le pic d'Antenac, en avant de Bagnères et à trois heures de marche ; là on est à 4,000 pieds au-dessus de la vallée que l'on voit dans toute sa magnificence.

D'un côté, la Garonne se dirige vers l'Est dans une vallée profonde où se trouve sa source ; en avant est la vallée de Luchon s'enfonçant dans des forêts de pins et

des parois immenses de granit. Ensuite on contemple le spectacle imposant des montagnes.

Au delà des premières, les Couradilles et les Surbagnères, qui ont 2,000 pieds de hauteur au-dessus de Bagnères, l'on voit d'abord un second rang de sommets qui s'élèvent à 4,000 pieds plus haut ; plus loin, un troisième rang qui les dépasse de quelques mille pieds, ainsi le pic de Fourcanade, le pic de Sacroux, le pic de Sauvegarde, qui ont de 8 à 9,000 pieds, et enfin, plus loin, vous contemplez très distinctement, grâce à la transparence de l'air, le groupe des plus hauts sommets des Pyrénées : les Monts Maudits, qui s'élèvent à plus de 10,000 pieds sur une longueur de deux ou trois lieues, avec leurs cimes couvertes de neige, leurs penchans tout revêtus de glaciers qui vont se perdre au fond des vallées profondes chargées de forêts séculaires.

Rien de plus grand et de plus solennel que ce spectacle que l'on ne peut soupçonner pendant tout le temps de l'ascension. D'abord, l'on ne voit que les Couradilles, ensuite un second rang de montagnes, puis un troisième, et ce n'est que lorsqu'on est arrivé au sommet que l'on contemple le panorama dans toute sa gloire.

Aux derniers feux du jour on voit d'autres merveilles. A mesure que la nuit arrive et que "l'astre du jour qui décline semble précipiter son cours," c'est comme une vision de lumières électrique et de feux de bengale qui illuminent toute la scène.

Les premiers plans, avec les forêts, s'assombrissent et tournent au vert le plus foncé, ensuite les glaciers, passant par des teintes de bleu clair et de cristal, deviennent tout transparents comme s'ils étaient illuminés en arrière par une immense fournaise, puis les sommets s'éclaircissent de feux rouges ou de clartés comme un métal chauffé à blanc ; et enfin, quand le soleil va disparaître, toute la base est plongée dans une nuit profonde, tandis qu'aux plus hauts points des innombrables aiguilles de l'immense massif de glace, d'un bout à l'autre de l'horizon, on voit resplendir comme une multitude de phares au milieu de l'azur sombre du ciel plongé déjà dans les ténèbres.

Quand on a pris cette vue d'ensemble, il faut contempler la chaîne de plus près. On traverse de nouveau Bagnères et l'on monte les sommets qui la dominent au sud.

Là, on découvre les points de vue les plus merveilleux. Tout est grand : les parois des rochers, les immenses sapins, les gorges profondes de la montagne. Ici, en travers du chemin, vous voyez trois pyramides de pierre qui s'élèvent comme des spectres ; en arrière, deux groupes de montagnes qui semblent marcher l'une vers l'autre et fermer le passage ; au delà, on voit un abîme dont on ne peut mesurer le fond, puis au delà encore, quelques amoncellements de verdure qui viennent ceindre la base d'une muraille de pierre qui s'élève comme à perte de vue dans le ciel. C'est le chemin qu'il faut suivre. Il faut tourner ces blocs de pierre, passer entre les deux collines, traverser cet abîme, monter ces rampes de verdure et puis découvrir un sentier en spirale qui vous conduit au sommet d'une sorte de forteresse de granit, et au delà on trouve l'espace et le chemin vers de nouveaux obstacles.

En continuant on arrive à un véritable chaos de rochers énormes et entassés qu'il faut traverser. Il faut marcher en zigzag par les sentiers les plus difficiles, mais les plus pittoresques. "Ici l'on se voit au-dessus de l'abîme, là des blocs énormes sont suspendus sur votre tête, plus loin, sous d'autres blocs, on découvre des gouffres sans fond, ensuite les rochers entassés à plusieurs étages s'élèvent toujours et s'en vont denteler le ciel comme d'une haie de piques ; et enfin, quand l'on se croit perdu dans ce chaos, dans ces défilés sans issue, dans ces détours recommençant sans cesse, tout à coup une fente s'ouvre entre deux parois immenses, et devant vous, la Maladetta apparaît, grande, imposante, toute blanche, distincte comme si vous la teniez à quelques pas, et venant appuyer ses dernières assises entre deux penchans couverts de sombres sapins qui font ressortir son aspect livide."

Il semble que l'on soit près de la montagne, mais il y a encore un long chemin à faire pour arriver aux derniers sommets qui environnent les "Monts Maudits," il faut aller à l'endroit que l'on nomme l'Hospice de

Venasque, qui se trouve à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et d'où la vue est complète sur toute la chaîne.

On est là comme sur une galerie ou sur un balcon immense, en dessus des premières lignes des Pyrénées françaises, et en présence des géants pyrénéens. A droite et à gauche, on a deux pyramides de glace : le pic de la Mine et le pic de Sauvegarde, qui forment comme un immense portique d'un mille de largeur et qui s'ouvre sur un amphithéâtre de montagnes dont le diamètre est de plus d'une lieue.

A l'entour de ce cirque on voit resplendir les sommets : à gauche, le pic de Poumero, qui a 9,000 pieds, ensuite le pic des Barrans et le pic de Fourcanade, de la même hauteur ; en face, les pics de Nethou et de la Maladetta, qui atteignent plus de 10,000 pieds, ensuite les pics d'Albe, de Paderne, de Perdiguero, à l'ouest, qui mesurent de 8 à 9,000 pieds.

De toutes ces hauteurs, qui forment comme une immense couronne de trois lieues de tour, aux aiguilles, aux fleurons et aux pyramides de glace, on voit descendre les degrés d'une multitude de glaciers qui viennent se réunir à 4,000 pieds plus bas dans la plaine de Venasque, sur une surface d'une lieue au moins de diamètre.

Devant ce spectacle, tous les objets ont pris des proportions que l'on n'est jamais appelé à contempler dans la plaine ; ici, quelques cours d'eau tombent de 800 pieds de hauteur ; ce cercle de glace que vous voyez comme si chaque point était à quelques pas, a trois lieues de circonférence ; ces sommets, dont vous ne pouvez contempler le faite qu'en renversant la tête et en regardant droit au-dessus de vous, sont à plusieurs milles de distance ; ces glaciers qui descendent sont de vrais escaliers de géants, dont les blocs sont comme des monuments.

On admire, on s'étonne, le regard va de surprise en surprise, mais l'âme ne s'arrête pas à cette première impression ! A cet aspect, comme l'on se trouve séparé de tout et près de Dieu ! On se voit, avec une douce surprise, calme et plein de joie, délivré des vains bruits du monde, dans une solitude aussi complète qu'elle est incommensurable, dans un silence que rien ne vient interrompre et qui laisse toute puissance à la réflexion. L'esprit est libre de vaines pensées, le cœur oublie tout trouble et toute préoccupation, l'âme se sent des ailes, le ciel est tout proche, ces glaciers y conduisent, et Dieu remplit le cœur qui est vide du monde entier !

C'est ce qu'a bien senti un grand poète :

Lorsqu'à ces blancs sommets l'âme atteint, dans son vol,
Le feu des passions meurt en touchant le sol,
Car sur cette hauteur lumineuse et glacée,
Rien ne peut habiter, si ce n'est la pensée.
Ici l'esprit plus pur saura trouver la paix
Des pénibles soucis pourra laisser le faix,
Il verra de là-haut s'élargir l'horizon
Dans la sérénité de l'auguste raison.
Et notre âme ravie aura su mettre en elle
Le calme et la clarté de la neige éternelle.

C'est ce qui a été compris de bien des âmes longtemps avant nous, et nous nous en convainçons en visitant les asiles de la prière et de la méditation si nombreux en ces profondes retraites et dans ces saints déserts.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

NOTES SUR L'IRLANDE

I

En parcourant l'histoire, nous remarquons que dans tous les temps, des peuples ont combattu pour leur indépendance. Depuis les premiers âges du monde, les différents pays qui se partagent notre globe se sont fait la guerre entre eux pour s'assurer la suprématie de l'un sur l'autre. Ces guerres duraient des années, des siècles même ; on ne déposait les armes que lorsqu'un des belligérants était vaincu, quitte à ce dernier à les reprendre plus tard pour tâcher de se débarrasser de la dépendance qui lui avait été imposée.

Nous voyons d'abord la Grèce luttant contre les rois macédoniens pour garder son indépendance. Après beaucoup d'efforts, la Grèce, grâce à l'énergie de ses habitants, sort victorieuse enfin des luttes qu'elle venait de faire à ses ennemis.

D'un autre côté, nous voyons les Romains soumettre la plus grande partie de l'Europe sous le joug des Césars. Rien ne résiste devant eux. Bientôt, ils sont à la tête d'un empire aussi vaste que celui d'Alexandre. Mais ce grand empire ne tarde pas d'être ébranlé par les divers peuples vaincus dont il est formé. La Germanie se révolte. Les Gaules se soulèvent et réussissent à secouer le joug romain. Il en est de même des autres pays soumis soit aux Romains, ainsi que les précédents, soit aux Macédoniens, soit aux Maures.

Après plusieurs revers et succès, l'Espagne chasse les Maures. L'Autriche, la Hongrie, de leur côté, refoulent les Turcs dans leurs territoires.

* *

Depuis des siècles, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Hollande, la Suisse, l'Angleterre, etc., ont chassé les envahisseurs de leur sol. A une époque relativement plus récente, les Etats-Unis d'Amérique ont conquis leur indépendance ; la Belgique, depuis 1850, est devenue libre ; la Roumanie, le Monténégro, la Serbie, après des guerres sanglantes livrées à la Turquie, ont conquis eux aussi leur indépendance.

Seul, un pays, dont les habitants ont eu tour à tour à souffrir l'oppression des Danois, des Normands et des Anglais, n'a pu encore reconquérir son indépendance. Jadis libre, il s'est vu, depuis plusieurs siècles, obligé de subir les lois du vainqueur. C'est en vain qu'il a essayé de briser les liens qui l'enserrent. Il a livré combat sur combat à la puissante nation qui le tient sous sa sujétion, sans aucun succès ; c'est inutilement que ses enfants ont versé leur sang sur les champs de bataille et sur les échafauds.

Ce pays, c'est l'Irlande.

Le peuple de ce malheureux pays n'est pas découragé cependant par les insuccès de ses efforts, les guerres, les persécutions qu'il a essuyées. Il combat toujours avec la même ardeur pour la conquête de ses libertés.

* *

L'Irlandais est sincèrement attaché à son pays ; il aime cette île—la verte Erin—qui malgré tout le vandalisme de ses vainqueurs, a conservé encore une beauté qui ne fait que la lui rendre plus chère. Il peut répéter avec un poète :

Quand tu serais grande, glorieuse et libre,
Première fleur de la terre, première perle de l'Océan,
Je pourrais te saluer avec plus de joie ;
Je ne pourrais pas avec plus d'amour.
Non, tes chaînes qui se rouillent et ton sang qui coule,
Ne font que te rendre plus chère à nos cœurs ;
Et tes enfants, comme les petits du pélican du désert,
Boivent l'amour dans chaque goutte de sang
Qui tombe de ton cœur de mère.

Le peuple irlandais aime à se rappeler les beaux jours où il était libre, heureux et riche, sous la conduite de ses rois. Il n'oublie pas ses glorieux ancêtres. Il hait d'autant plus ses oppresseurs qui ont réussi à tout lui enlever sauf sa foi et son amour pour le pays natal, qu'il voit l'ancienne Hibernie pauvre et misérable.

Or, tout peuple qui conserve son patriotisme, son culte des ancêtres, qui aspire à des libertés, à des gloires communes dans l'avenir, ne peut pas mourir, car il possède les éléments qui font et conservent un peuple.

Voici la définition d'une nation, due à M. Renan, qui répond à ce que nous venons de dire :

« Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses, qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent, avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà la condition essentielle pour être un peuple. » (1)

Les qualités essentielles pour être un peuple, et développées ici par l'écrivain que nous venons de citer, le peuple irlandais les possède. Il l'a prouvé dans maintes occasions dans le passé, il le prouve encore chaque jour.

* *

L'histoire de l'Irlande est des plus intéressantes à lire, et une fois qu'on en a commencé la lecture, on

(1) *Qu'est-ce qu'une nation ?* conférence par M. Ernest Renan.

éprouve le désir d'aller jusqu'au bout, afin de suivre pas à pas le peuple irlandais dans les persécutions qu'il a subies pour sa religion et son amour de la liberté. On aime à assister aux combats livrés par les Irlandais aux Anglais pour garder leur indépendance et la reconquérir une fois qu'ils l'eurent perdue.

Pour répondre au désir de plusieurs, qui ne peuvent se procurer les livres nécessaires pour étudier et la vie et les luttes des habitants de la Verte Erin, nous avons écrit le présent travail, après avoir consulté les meilleurs auteurs qui ont écrit sur l'Irlande.

Notre intention, nous le déclarons d'avance, n'est pas d'entrer dans tous les détails de l'histoire de l'Irlande ; nous ne le voulons pas, car cela nous forcerait de sortir des limites que nous nous sommes tracées. Nous voulons seulement, dans cette courte étude, réunir quelques notes pour donner un aperçu historique sur l'Irlande, et dire un mot des réformes que l'on devrait accorder, suivant nous, à ce pays.

G.-A. DUMONT.

(A suivre)

CURIEUSE STATISTIQUE

Les journaux de Montréal publient la curieuse statistique qui suit :

	Naissances.	Décès.	Excédant des nais. sur les mortalités.
Montréal.....	47.59	27.12	20.47
Berlin.....	42.65	29.24	13.41
Glasgow.....	37.64	22.53	15.09
Toronto.....	37.21	18.10	19.11
London.....	34.12	22.14	11.98
Boston.....	29.03	23.75	5.28
New-York.....	26.82	26.47	moins 35
Philadelphie.....	22.91	20.91	2.00

On ne cesse de faire remarquer le chiffre élevé de la mortalité de Montréal, mais cela n'a rien d'étonnant lorsque l'on tient compte du chiffre si élevé des naissances. En effet, l'expérience démontre que la mortalité est énorme parmi les nouveaux-nés. Si notre ville présente une mortalité considérable, il ne faut pas oublier, d'un autre côté, que dans nulle ville l'excédant des naissances sur les mortalités n'est aussi élevé que dans la nôtre.

UN GRAND SPECTACLE

Il est impossible d'imaginer un spectacle plus grandiose et plus touchant que celui que donne en ce moment le château de Frohsdorf : Un prince luttant avec toute la force de son tempérament contre un mal inconnu, qui fait chaque jour des progrès, et conservant dans ce douloureux conflit entre la vie et la mort toute sa sérénité, nous allions dire toute sa gaieté, triomphant des cruelles étreintes du mal physique pour manifester tous les sentiments de sa belle âme, pour presser sur son cœur avec la plus vive affection des parents jadis éloignés de lui, mais rapprochés depuis plusieurs années et désormais attachés à sa personne par des liens indissolubles.

Cette entrevue emprunte un caractère de majesté inouïe aux circonstances pénibles où elle s'accomplit. Nous ne croyons pas que les annales de l'histoire aient jamais enregistré un drame aussi saisissant.

Une foule de sentiments s'élèvent au fond de l'âme, et on ne saurait dire lequel domine. Faut-il de préférence s'attendrir, louer, admirer ?

Ce calvaire, où le petit-fils de Louis XIV médite peut-être le salut de la France, est le point central vers lequel tous les regards en Europe sont fixés. Et avec quelle sympathie ! avec quel respect ! disons-le tout haut, avec quelle vénération ! S'il est dans les desseins de Dieu qu'une existence si noble et si pure soit prochainement tranchée, peut-on rêver une plus belle fin ?

Ce qui achève de donner à cette scène saintement étrange un cachet de perfection achevée, c'est le caractère religieux qui éclate partout, sans respect humain, mais aussi sans étalage fastueux.

Monsieur le comte de Chambord accepte la mort avec la tranquillité du chrétien sanctifié par l'accomplissement rigoureux et constant du devoir, et par la résignation dans la souffrance, il s'y prépare en se conformant aux rites sacrés que l'Eglise nous propose en ce moment suprême.

Et voilà qu'en France des millions de cœurs battent à l'unisson du sien, des voix suppliantes s'élèvent de partout pour demander à Dieu la prolongation d'une vie si précieuse ; les prières, les messes, les neuvaines, pèlerinages se multiplient ; des actes héroïques attestent, des âmes dévouées s'offrent pour lui en holocauste.

Et c'est la France enlacée dans un réseau d'impies, la France couverte d'écoles athées, la France gouvernée

et administrée par la franc-maçonnerie qui donne un tel spectacle !

Il semble que Dieu ait voulu se ménager une revanche contre les blasphémateurs de son nom et montrer au monde étonné que la foi est encore vivante au cœur de ce pauvre pays opprimé par les sectes. C'est comme un prélude du jour, peut-être plus prochain qu'on ne croit, où il affirmera sa puissance et mettra en fuite ses ennemis.

Reportons encore nos regards sur cette petite chambre d'un château autrichien, où s'éteint lentement l'homme longtemps méconnu, qui a le plus aimé la France. Peut-être que l'heure de sa disparition sera pour lui l'heure de la justice.

Quand on médite sur le sacrifice qu'offre en ce moment celui que sa naissance appelait à régner, et que ses vertus en rendaient digne, mais qui languit là-bas sur la terre étrangère, on se rappelle la parole qui fut dite à cet autre martyr de sa race, et de son sang, et l'on est tenté de répéter : « Fils de saint Louis, montez au ciel ! »

L. DE LA RALLAYE.

ÇA ET LA

M. l'abbé Sentenne, curé de Notre-Dame de Montréal, a reçu ces jours derniers une lettre renfermant plusieurs détails au sujet du voyage des pèlerins canadiens. D'abord, aussitôt après avoir doublé la Pointe-aux-Pères, le capt. Williams, homme affable et courtis par excellence, mit à la disposition des pèlerins le salon principal du vapeur. On convertit cette pièce en chapelle, de sorte que tous les matins les voyageurs purent entendre trois messes. Plusieurs des passagers protestants ont suivi assidûment les cérémonies religieuses qui se passèrent à bord.

A part quelques dames, personne n'a souffert du mal de mer.

Le 12 au soir, il y a eu grand concert à bord sous la présidence du juge McKay ; voici les noms des dames et messieurs qui en firent les frais : professeur Fowler, M. l'abbé Mathieu, MM. Champoux, Crankshaw, Sproule, Demers, Aspinall, Baxter, Abbott, capitaine Williams et Fraser Rae, mesdemoiselles Lamothe, Prévost, Goldie et Wason.

Son Honneur le juge McKay et M. Fraser Rae firent aussi de jolis discours.

En arrivant de l'autre côté de l'Atlantique, les pèlerins ne voulurent pas quitter le navire sans témoigner toute leur reconnaissance au capt. Williams, qui avait été si généreux et si délicat.

On lui présenta une adresse très bien conçue ; le vaillant capitaine y répondit avec beaucoup de chaleur, et M. l'abbé Martineau, l'âme du voyage, fit un charmant petit discours à la suite duquel il proposa la santé du capitaine.

M. Devins fit ensuite une collecte au bénéfice de l'équipage : il réussit à réaliser la somme de \$30, qu'il distribua aux marins.

Plus récent.—Les pèlerins canadiens sont rendus à Rome. Ils ont eu une audience du Saint-Père, et, à une messe spéciale dite à leur intention, ils ont reçu la sainte communion des mains mêmes de l'auguste Pontife.

* *

Nous approchons de l'anniversaire du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts d'Espagne, interrogé dernièrement sur l'endroit où il convenait de fêter cet anniversaire, aurait répondu, écrit-on de Madrid, que le gouvernement s'occupait, à cet effet, de rechercher exactement où était né Christophe Colomb.

On a cru longtemps que Gênes était la patrie du grand navigateur, mais il paraît établi aujourd'hui que Christophe Colomb est né à Calvi, dans le département de la Corse. M. Martin Casanova, curé-doyen de Calvi, a publié à ce propos un ouvrage des plus intéressants, auquel il a joint des documents récemment découverts et qui ne laissent, dit-on, aucun doute sur le véritable lieu de naissance de Christophe Colomb.

C'est donc à Calvi que seront probablement célébrées les fêtes du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, et c'est à Calvi que doit être érigé le monument consacré à la mémoire de Christophe Colomb.

* *

M. L.-O. David est allé, la semaine dernière, accompagné de M. de Montigny, porter à la veuve d'Ambroise Sanguinet, une des victimes de 1837, la somme de \$300 souscrites en sa faveur. La pauvre femme était émerveillée. Elle qui n'a pas un sou dans sa poche depuis des années, elle croyait être le jouet d'un rêve. Elle s'est hâtée de diviser l'argent entre les deux braves hommes qui ont eu soin d'elle, M. George Hamelin, de Montréal, et M. A. Robert, de St-Philippe. Mais des précautions ont été prises pour que sa vie soit assurée.



LA CULOTTE DÉCHIRÉE

Tableau de M. Souza Pinto. — Salon de 1883.

M. Hamelin était marié à une de ses petites filles, et M. Robert est son petit-fils ; sa mère était sa fille.

Madame Sanguinet est âgée de 90 ans ; elle est sourde, mais elle a toute son intelligence, et sa mémoire est encore bonne.

La somme de \$300 n'a pas été donnée en entier ; un certain montant est resté à la banque pour être remis en temps opportun.

* * *

ARTISTIQUE.—Les sociétés musicales de Québec travaillent en ce moment à la préparation d'une grande démonstration, qui aura lieu dans les premiers jours d'octobre prochain, à l'occasion de la visite à la vieille cité de Champlain de plusieurs célébrités artistiques étrangères. Cette solennité aura lieu au *Skating*, rue Saint-Louis, avec un très grand éclat.

NOS GRAVURES

M. Joseph-Ignace Kraszewski

Si l'on vous montrait, cher lecteur, cet homme petit de taille, voûté, avec la figure fine et intelligente, mais homme émacié par le travail ; et si l'on vous disait que c'est une des célébrités de notre siècle, vous ne le croiriez peut-être pas ? Et pourtant ce n'est que la vérité.

Regardez bien cet homme, car, si plus de cinquante ans de travail incessant n'ont pas épuisé l'énergie et la vivacité de son esprit, sa santé fortement éprouvée l'obligea de chercher, sous le ciel clément du midi de notre chère France, la réparation des forces usées par un rude labeur d'un demi-siècle, par un labeur de géant !

M. Joseph-Ignace Kraszewski, historien, littérateur et poète polonais, né à Varsovie, le 28 juillet 1812, fit ses études à l'Université de Wilna et compléta son éducation par de profondes études et de longs voyages.

A dix-huit ans, il débuta en littérature par un roman dont le titre seul était une révélation pour ce temps : "Le Grand Monde d'une petite ville."—C'est un roman réaliste (en 1831) mais réaliste du meilleur aloi, et qui annonçait un écrivain d'une rare sagacité et doué d'un talent d'observation extraordinaire pour son âge et pour l'époque.

Il a justifié et dépassé, ensuite, toutes les espérances de ses compatriotes. D'une fécondité sans pareille, il a publié plus de 300 volumes : romans, poésies, histoire, archéologie, arts et philosophie, sans compter sa correspondance volumineuse et multiple et des articles pour tous les journaux polonais ; ce qui pourrait fournir la matière de plus de 200 autres volumes.

Un seul fait donnera la mesure des ressources prodigieuses de cet esprit et de l'activité de cet écrivain. Habitant de la campagne en Pologne, et ayant fondé une *Revue*, il en a été le rédacteur en chef, et presque le seul rédacteur, pendant huit ans, et cela à la distance de deux cents lieues de Wilna où elle s'imprimait. Ceux qui sont du métier comprendront, facilement, quelles étaient les difficultés qu'il a eu à vaincre pour continuer une œuvre de cette nature.

Disons que l'*Athénéeum* était une revue considérable et très considérée.

Nous ne citerons ici que quelques-uns de ses innombrables ouvrages.—Comme romans : le *Grand Monde d'une petite ville* ; le *Monde et le Poète* ; le *Démon et la Femme* ; *Sous le ciel d'Italie* ; littérature : *Etudes littéraires* et les *Nouvelles Etudes littéraires* ; *Voyage à Odessa* ; *Voyage en Pologne et en Lithuanie* ; *Souvenir de Volhynie et de Lithuanie* ; histoire : *Histoire de Vilna et de Lithuanie* ; poésie : *Anafielas*, une grande composition épique, embrassant les trois grands cycles de l'histoire de Lithuanie, païenne, chrétienne et conquérante, où il a fait preuve non seulement d'un versificateur habile et puissant, mais d'un écrivain doué d'un *sentiment poétique* le plus élevé, dans le sens que l'on attache à ces mots chez les Slaves.

Ces travaux se terminent, aujourd'hui encore, par la grande série de ses romans historiques, chefs-d'œuvre de composition et de la plus vaste érudition, dont l'incomparable roman : *Le vieux Fabliau*, forme l'introduction attachante et des plus instructives.

Enfin, avec cette devise : *Nulla dies sine labore*, il ne laisse jamais tomber sa plume. Ici même, vous le trouverez, couvrant ses petits carrés de papier d'une écriture déliée et rapide comme sa pensée. Tout récemment il a fondé à Lemberg, avec le concours de quelques amis, une œuvre éminemment nationale et bienfaisante, la publication des bons Livres pour l'instruction du peuple, sous le titre touchant : *La Mère* (Macurz).

On peut dire, sans blesser sa modestie, que, par ses écrits, il a élevé et instruit les deux générations successives. Placé au milieu d'un pays asservi par l'étranger, d'un pays n'ayant plus d'instruction et d'enseignement national ; privé absolument de toute étude, même élémentaire, de son histoire, Kraszewski, par ses œuvres, a su ériger une chaire publique de cet enseignement, en langue polonaise, là où l'une et l'autre ont été exclus du droit public... Il enseigna l'histoire, merveilleux

conteur, avec un talent supérieurement doué, et sachant toujours indiquer le point le plus saillant, le plus édifiant, de la vie nationale.—C'est à l'occasion de son récent séjour à Paris que nous voulions publier le portrait de M. Kraszewski. Nous apprenons par dépêches qu'il vient d'être arrêté, à son passage à Berlin, comme espion politique ; quoique rien ne justifie, paraît-il, cette arrestation, ce portrait devient d'une grande actualité. Nous espérons que le célèbre écrivain sera bientôt relaxé et pourra reprendre avec le chemin de son pays le cours de ses intéressants travaux littéraires.

Mgr Guilbert

Mgr Guilbert, qui vient d'être nommé à l'archevêché de Bordeaux, en remplacement de Mgr Donnet, décédé, est âgé de soixante-et-onze ans. Après avoir reçu les ordres en 1836, il a été successivement supérieur du séminaire de Mortain, évêque de Gap, puis d'Amiens. C'est en 1879 qu'il a pris possession de ce dernier siège, qu'il n'aura occupé que trois ans et demi, comme on voit.

Mgr Guilbert n'est pas seulement un prélat très distingué, plein de zèle et de circonspection, c'est encore un écrivain ecclésiastique dont le mérite est reconnu. Son principal ouvrage est intitulé : *la Divine synthèse ou l'exposé au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

Mgr Guilbert est officier de la Légion d'honneur.

La Culotte déchirée

Oh ! le mauvais sujet qui se cache sous le manteau de la vieille cheminée de grand'mère, pendant que celle-ci enfle péniblement l'aiguille qui l'aidera à réparer l'affreux désastre de sa culotte. Au lieu de marcher paisiblement pour aller à l'école et en revenant, on se roule sur les tas de cailloux, on grimpe dans les arbres, on se bat, et aux lambeaux déjà recousus s'ajoutent d'autres lambeaux. Si encore on avait le rechange ; mais la chaumière est pauvre, car dans l'âtre brûlent quelques branches rapportées du bois voisin : il faut donc, mauvais garnement, se passer de votre *indispensable* pendant qu'on le raccommode. Je comprends votre honte, du reste, grâce au talent du peintre qui vous a si fidèlement rendu en simple appareil, des milliers de curieux ont défilé derrière vous et devant votre grand'mère ; ils l'ont plainte et se sont moqués de vous : "Oh ! le mauvais sujet, oh ! le mauvais garnement." Nous ajouterons, nous : Oh ! le bon tableau ; gravons-le, il amusera nos abonnés.

Plaisirs d'été

Nous sommes aux environs de Paris et on le devinerait rien qu'à l'élégance de la longue yole aux revêtements d'acajou ; au loin, la Seine s'enfuit, large et tranquille, dans un paysage découvert, dont le ciel et l'eau sont les seuls horizons ; sur une rive plus ombreuse, une famille a choisi sa place au milieu d'un bouquet d'arbres ; le père qui goûte les joies de la pêche à la ligne, la mère et l'enfant lui tiennent compagnie ; c'est bien là le dimanche des habitants de la capitale.

Puis, au premier plan, s'éloignant du bord et regardant le joli groupe familial, un canotier et sa compagne, lui, dans le costume traditionnel, elle, dans une toilette aux fraîches couleurs, manœuvrant les rames avec l'adresse facile de l'habitude ; tout cela dans une tonalité gaie et heureuse, avec des notes de lumière heureusement choisies, avec des finesses exquises dans les transparences variées des arbres et de la rivière, avec un je ne sais quoi d'ensoleillé qui enveloppe les gens et les choses, et donne à l'ensemble le charme de la grâce aimable et distinguée.

LES FEMMES DÉCORÉES

On lit dans la *Petite Presse*, de Paris, du 14 juillet dernier :

A propos de la promotion de Mme Frary-Gross dans la Légion d'honneur, il nous a paru intéressant de rechercher toutes les chevalières de l'ordre, vivantes en ce moment.

Voici la liste complète, depuis la mort de la sœur Rosalie :

1^o Mme Abicot, femme du maire de la commune d'Oison (Cher), décorée en 1862 pour avoir défendu la mairie contre plusieurs hommes armés ;

2^o Mlle Dussouilliet, en religion sœur Sainte-Hélène, supérieure de l'hospice de Jouarre (Seine-et-Marne), 1882, pour avoir donné des soins aux malades pendant une terrible épidémie ;

3^o Mlle Chagny, en religion sœur Barbe, supérieure de l'hôpital de la Grave, à Toulouse, 1852, pour dévouement et charité envers les malades durant de longues années ;

4^o Mme Massin, en religion sœur Jeanne-Claire, supérieure des filles de la Trinité, à Compiègne, 1852, pour soins donnés aux malades atteints de typhus ;

5^o Mlle Berthe Rocher, fondatrice d'un hôpital au Havre ;

6^o Mlle Rosalie, dite Rosa-Bonheur, artiste-peintre, décorée en 1865 ;

7^o Lady-Pigolt, décorée par M. Thiers pour son dévouement aux blessés, 1872 ;

8^o Sœur Perrin, à Toulouse, en récompense de son dévouement pour les inondés, 1875 ;

9^o Mme Lefèvre, en religion sœur Onésime, supérieure des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à la Martinique, 1875, pour s'être dévouée pendant plus de 35 ans en soignant les infirmes pauvres et les malades ;

10^o Mlle Juliette Dodu, décorée par M. Thiers, 1876, pour sa conduite héroïque pendant la guerre franco-prussienne ;

11^o Mme Frary-Gross, directrice de l'ambulance de l'Hôtel-de-Ville de Paris, en 1870, en récompense des services rendus aux blessés.

HISTOIRE DE FANTOMES

Le temps est sombre. La pluie tombe fine et serrée ; une de ces pluies glaciales de décembre. Un cavalier, enveloppé dans un épais manteau, monte au pas de son cheval la rude côte qui mène au manoir de Kerpezdron.

Qu'y va-t-il faire ? Ne connaît-il donc point la terrible légende qui glace de terreur les plus braves lorsqu'ils aperçoivent la silhouette du vieux castel se profiler sur le ciel ? Ne sait-il donc point que depuis la mort du dernier Kerpezdron les génies infernaux hantent la demeure seigneuriale ?

Arrête-toi, téméraire, ne frappe point à cette porte redoutable, Satan est là derrière prêt à saisir la proie que le hasard lui envoie.

Peut-être ignorait-il tout cela, ou peut-être le dédaignait-il ; mais quoi qu'il en soit, le cavalier venait de mettre pied à terre, et la cloche résonnait sous sa main d'une façon impérieuse.

Le gardien (un ancien intendant de la famille Kerpezdron) vint lui ouvrir.

—Je suis le frère de la comtesse de Kerpezdron, dit le cavalier, et je viens passer quelques jours en ce manoir. Mets mon cheval à l'écurie et conduis-moi dans mes appartements.

—Monseigneur n'y songe pas, répondit l'intendant qui se mit à trembler.

—Qu'est-ce à dire, drôle, tu refuses ?

—Non, Monseigneur, mais Monseigneur n'ignore pas que le château est habité par des revenants...

—Fadaïses que tout cela ! Allons, imbécile, donne-moi les clefs, soigne mon cheval et prépare le souper ; je visiterai moi-même le château et saurai me passer de tes visites.

La nuit était crue : la pluie avait cessé, mais de gros nuages noirs, poussés par un vent d'ouest, indiquait que l'accalmie ne serait pas de longue durée. Les girouettes tournaient en grinçant sur leurs tiges rouillées. Courbée sous l'effort de la tempête, la cime dépeuplée des grands arbres s'inclinait en gémissant vers la terre.

Le comte prit le flambeau des mains de l'intendant qui l'avait accompagné, et dont il entendait les dents claquer de terreur.

—Va-t-en, lui dit-il.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois et s'entuit à toutes jambes dans la direction des écuries.

Gaston de Kerpezdron, capitaine aux gardes françaises, qui, toute sa vie avait guerroyé et venait d'assister à l'héroïque journée de Fontenoy, n'était pas homme facile à effrayer. Il traversa le vestibule et pénétra dans la salle des gardes. Le bruit de ses bottes éperonnées retentissant sur les dalles sonores, troublait seul le silence de mort qui régnait dans l'immense demeure.

Puis il gravit le grand escalier de pierre et entra dans la galerie où se trouvaient rangés, suivant la date de leur mort, tous les Kerpezdron, ses ancêtres.

Il examinait les portraits, quand soudain il lui sembla qu'une de ces figures le regardait d'une étrange façon, et semblait sortir hors de son cadre comme pour le punir de l'audacieux sacrilège qu'il commettait en quelque sorte. Tout autre que lui se fût enfui, mais tenant à s'assurer s'il était le jouet d'une illusion ou s'il était en présence d'une réalité, il s'approcha du tableau et reconnut qu'il était appliqué sur la porte par laquelle il venait d'entrer et qu'il avait négligé de refermer complètement. Le vent s'engouffrant dans les salles avait fait remuer lumière et tableau, et avait produit cet effet d'optique.

Le comte, continuant son inspection, pénétra dans la chambre à coucher dont il sonda les boiseries avec le pommeau de son épée. Il ne reconnut rien d'anormal, et, probablement satisfait du résultat de ses investigations, il retourna vers le bâtiment où logeait l'intendant :

—Où loges-tu tes fantômes, imbécile, probablement dans ton imagination, dit le comte.

—Ah ! que Monseigneur ne rie pas, répondit l'intendant en se signant. Ce n'est qu'à minuit qu'on les entend.

—Les voit-on, au moins !

—Oui ! et ils sont affreux.

Et le pauvre intendant frissonnait rien que d'en parler.

Le comte haussait les épaules et le regardait d'un air de pitié. Le dîner était fini. Il se leva, prit les pistolets que le domestique avait retiré des fontes de la selle, et un flambeau à la main il reprit le chemin du château. Il se coucha tout habillé ; après avoir placé ses pistolets à portée de sa main et son épée nue à son côté, il s'endormit.

Minuit vient de sonner dans le lointain.

Soudain des étages supérieurs un grand bruit de ferrailles, accompagné de plaintes et de cris lamentables, se fait entendre. Le capitaine, réveillé en sursaut, se dresse sur son séant et prête l'oreille... Plus rien ; au dehors le vent seul souffle avec rage et s'engouffre dans les longs corridors avec des gémissements lugubres. On dirait des âmes en peine implorant leur pardon.

—Ce n'est rien, se dit-il ; comme tout à l'heure pour les portraits, j'ai pris le vent pour les plaintes d'un fantôme ; comme il n'y en a pas et ne peut pas y en avoir, je n'ai donc point à m'en préoccuper.

Au même instant, le même bruit et les mêmes cris recommencent, et cette fois tout près de la chambre du capitaine.

—Oh ! oh ! qu'allons-nous voir ? dit-il à demi-voix.

—Celui qui punit les mécréants, qui viennent troubler les morts dans la demeure qu'ils ont choisie, lui répondit une voix sépulcrale.

Et aussitôt, une porte dissimulée dans la tapisserie s'ouvrit silencieusement, donnant passage à un spectre qui s'avança vers le comte les bras étendus comme pour le saisir.

—Arrête ! cria ce dernier, qui que tu sois, mort ou vivant, arrière ! ou je fais feu !

Et, joignant le geste à la parole, il dirigea vers le spectre le canon d'un de ses pistolets. Un ricanement lui répondit. La lune, un instant dégagée des nuages qui la voilaient, éclairait de ses pâles rayons la figure hideuse et grinçante qui semblait défier le comte et ajoutait encore à l'horreur de la vision.

Un coup de feu retentit. Le spectre, silencieux, présenta la balle. Le comte visa de nouveau et tira, la balle lui fut représentée comme la première fois. Il sentit une sueur froide couler sur son front.

—Enfer et damnation ! rugit-il, si les balles ne t'atteignent point, le fer peut-être fera mieux.

Et il s'élança hors du lit l'épée à la main.

Le fantôme disparut. Le comte se mit à sa poursuite courant à travers les salles et les galeries. Il allait enfin l'atteindre, quand au détour d'un couloir il disparut de nouveau, mais cette fois si brusquement que le comte étonné s'arrêta. Bien lui en prit. A ses pieds était une ouverture béante.

Un pas de plus, il tombait. Il tâta avec la pointe de son épée et rencontra un peu au-dessous du sol les premières marches d'un autre escalier.

Descendre fut pour lui l'affaire d'un instant, et le voilà courant dans les souterrains après son fantôme. Il l'aperçut enfin à la faible lueur que la lune laissait passer à travers les soupiraux. En deux bonds, il fut près de lui, et, allongeant le bras, il lui porta un furieux coup d'épée.

La résistance qu'il éprouva et le cri qu'il entendit lui prouvèrent que ce n'était point une ombre qu'il avait devant lui. Le fantôme tomba comme une masse.

—Pitié ! gémit-il, pitié, Monseigneur !

C'était l'intendant.

—Misérable coquin, dans quel but jouais-tu cette comédie infâme ?

—Sachant que madame la comtesse voulait vendre le château, j'ai songé à me l'approprier en faisant croire qu'il était habité par des esprits, me doutant bien que personne n'en voudrait.

—Et comment, canaille, comment se fait-il que lorsque j'ai tiré sur toi, tu m'as présenté les balles.

—Pendant que vous visitiez le château, je les ai retirées des pistolets. Lorsque vous les avez repris, constatant que les amorces y étaient, vous n'avez eu aucun doute de la supercherie... Ah ! je me meurs... vous m'avez tué... monseigneur... pardonnez-moi...

En disant ces mots, un flot de sang lui monta à la bouche, et il expira.

Ma femme, malade depuis longues années, a subi tous les traitements connus, a essayé de tous les remèdes sans obtenir de résultats satisfaisants. Il y avait longtemps que j'entendais parler des Amers de Houblon et de tout le bien que ce remède faisait dans beaucoup de maladies. Après deux mois de traitement par les Amers de Houblon, ma femme recouvra la santé. Depuis dix-huit mois la guérison est complète. Ma femme ne s'en est plus ressentie.—H. T. ST. PAUL.

COMMENT ON DOIT TRAVAILLER

Il y a parmi nos lecteurs un grand nombre de jeunes gens qui aspirent à commencer bientôt ou qui viennent de commencer leur carrière intellectuelle, sous une forme ou sous une autre, dans la littérature, la prédication, la médecine, ou toute autre vocation dans laquelle il leur faudra tirer le meilleur parti possible de leurs talents comme écrivains et comme penseurs. Le nombre de ces jeunes gens qui croyaient que le *génie* et le génie avaient entre eux une relation occulte, que faire une vie de bohème était essentiel aux succès artistiques et littéraires, a bien diminué depuis vingt ans, Dieu merci. Mais il y a encore de très jeunes gens qui s'imaginent qu'un certain laisser-aller dans la vie et dans les manières—qu'ils qualifient d'indépendance—le mépris de toutes les conventions sociales, le dédain de toutes les habitudes régulières, sont des qualités qu'ils doivent cultiver—parce que quelques grands génies ont eu ces travers. Pourtant, s'il est une chose qu'un jeune homme doit acquérir de bonne heure, c'est la conviction qu'il n'est pas un génie. Car s'il est persuadé du contraire, il a mille chances contre une de se tromper, et s'il est un génie, qu'il se rassure, tout le monde le saura avant lui. On a défini le génie de plusieurs manières ; on a dit : le génie n'est qu'une grande persévérance—une grande patience—une grande ardeur. On a dit aussi : le génie c'est la faculté de se laisser conduire. Les dons naturels sont bien variés, mais le génie de travailler sérieusement quatorze heures sur vingt-quatre, voilà le génie qui a fait progresser les sciences et qui a changé le monde.

Il est donc de la plus grande importance de savoir travailler. Pour cela il faut d'abord savoir diviser l'emploi de son temps. C'est ce qu'entendait lord Bacon lorsqu'il disait que "choisir son temps, c'est sauver du temps." Et par cela cet homme sage ne voulait pas dire qu'il faut passer les nuits au travail, ni attendre que notre goût nous porte au travail. Nos meilleurs écrivains, ceux qui nous donnent les meilleurs ouvrages, ont pour habitude d'assigner à chaque période de la journée un certain travail, sauf les circonstances imprévues. Certains orateurs n'ont pas cette louable coutume : ils diffèrent jusqu'au dernier moment la préparation de leurs discours, puis ils les composent au plus vite. Notre règle devrait être d'abord de nous conserver dans une condition morale et physique telle que nous puissions dominer toutes nos facultés ; ensuite de nous habituer à persévérer dans notre travail, avec modération, laissant les découragements à ceux qui les aiment ou qui ne sont pas assez forts pour les surmonter.

LES DRAMES DE L'IVRESSE

Deschamps, qui comparaisait dernièrement devant la cour d'assises de la Seine, est un excellent ouvrier, sur lequel on n'a recueilli de tous côtés que les meilleurs renseignements. Il a à répondre d'une grave inculpation, celle de tentative de meurtre ; mais les débats n'ont pas tardé à donner aux faits une apparence beaucoup plus modeste, et spontanément la cour a décidé que la question subsidiaire de coups et blessures serait posée à messieurs les jurés.

Deschamps a épousé, en 1865, Henriette-Victorine Fressard ; dès le début du mariage, celle-ci manifesta des habitudes d'intempérance qui lui attirèrent les plus vifs reproches de la part de son mari. Rien ne put la corriger, et le ménage fut en proie à de fréquentes querelles.

Un jour, au mois de février dernier, Deschamps rentra chez lui à la nuit tombante, et il trouva, comme d'habitude, sa femme en état complet d'ivresse. Quoi qu'il eût fait acheter des provisions par son fils, le dîner n'était pas prêt. Irrité de cette négligence, Deschamps fit d'abord des reproches à sa femme, puis, ayant pris une corde de sauvetage, il s'approcha d'elle et la lui jeta brusquement autour du cou. Puis il attira à lui sa victime, la traîna dans la chambre à coucher et la pendit à l'espagnolette d'un vasistas.

La femme Deschamps n'était qu'étourdie ; grâce aux soins qui lui furent donnés, elle ne tarda pas à sortir de son engourdissement et, dès le lendemain, elle reprenait sa place habituelle chez le marchand de vin.

M. l'avocat général Quesnay de Beaurepaire, soutient l'accusation, et demande au jury de rapporter un verdict négatif sur la question de meurtre, mais affirmatif sur la question de coups et blessures.

M^e Canot présente la défense de l'accusé.

Après de courtes répliques, le jury rapporte un verdict négatif, en vertu duquel M. le président prononce l'acquiescement de l'accusé.

Il paraîtrait, dit le *Manitoba*, qu'un ex-député à la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne cultive de ses mains une terre près de Winnipeg, et vit dans une obscure médiocrité.

CHOSSES ET AUTRES

L'impératrice Eugénie est en ce moment à Paris.

Il y a seize évêques catholiques allemands aux Etats-Unis.

Les dernières nouvelles disent que le choléra a fait 16,000 victimes en Egypte.

Le choléra a été déclaré épidémique à Bombay (Indes anglaises). 101 personnes sont mortes la semaine dernière.

La corvette anglaise le *Canada*, à bord de laquelle se trouve le prince George de Galles, est arrivée à Halifax depuis quelques jours.

Jugement vient d'être rendu dans la cause de l'élection contestée du comté de Prescott. Le candidat libéral, M. Hagar, conserve son mandat.

M. le Dr J.-D. Gauthier, de Montréal, vient d'être nommé médecin du dispensaire de l'hôpital Notre-Dame.

On dit que M. Pâquet sera nommé shérif de Québec, à la prochaine réunion des membres du cabinet provincial.

Le cardinal Lavigerie compte, à l'automne, faire une tournée en Syrie. L'illustre prélat entreprend ce voyage à la prière du gouvernement français.

Nous aurons peut-être un traité de commerce avec la France. Sir Charles Tupper a entamé des négociations avec le gouvernement français.

Le mariage du comte Pecci, neveu de Léon XIII, sera célébré à Paris le 19 courant. La bénédiction nuptiale sera donnée par Mgr di Rende, nonce pontifical.

On annonce que M. L.-W. Coutlée, avocat, de Québec, est sur le point d'être nommé député procureur-général pour la province de Manitoba.

M. Oscar Dunn, ancien rédacteur en chef de *L'Opinion Publique*, vient de recevoir du gouvernement français les palmes d'officier de l'instruction publique.

Les avis reçus du bas du fleuve annoncent que la pêche a été cette saison meilleure qu'elle ne l'a été depuis longtemps. Les rivières regorgent positivement de poissons.

Mgr l'archevêque O'Brien, d'Halifax, recevra le pallium dimanche le 19 courant. Les évêques Sweeney, McIntyre, Cameron et Rogers assisteront à cette imposante cérémonie.

L'état du comte de Chambord est assez satisfaisant pour permettre à ses médecins d'annoncer qu'ils ne publieront plus de bulletins, à moins de complications graves et imprévues.

Sa Grandeur Mgr Laféche va prolonger son séjour en Italie. L'éminent prélat se rendrait dans le nord de l'Italie, où il passerait quelques mois dans l'intérêt de sa santé.

Les tireurs canadiens, de Wimbledon, se sont embarqués samedi à Belfast pour revenir en Amérique. Ils sont enchantés de leur voyage, paraît-il, et assurés d'avoir produit la meilleure impression en Angleterre.

Parlant de la mort de Carey, Parnell a dit que le peuple irlandais devait se féliciter de ce qu'un acte de justice, auquel le gouvernement anglais s'était refusé, avait été enfin accompli.

A la vente par autorité de justice du mobilier et de l'argenterie de la duchesse de Teck, au palais Kensington, il y a huit jours, la reine Victoria a fait l'acquisition de la chaise de la reine Charlotte et d'autres précieux souvenirs.

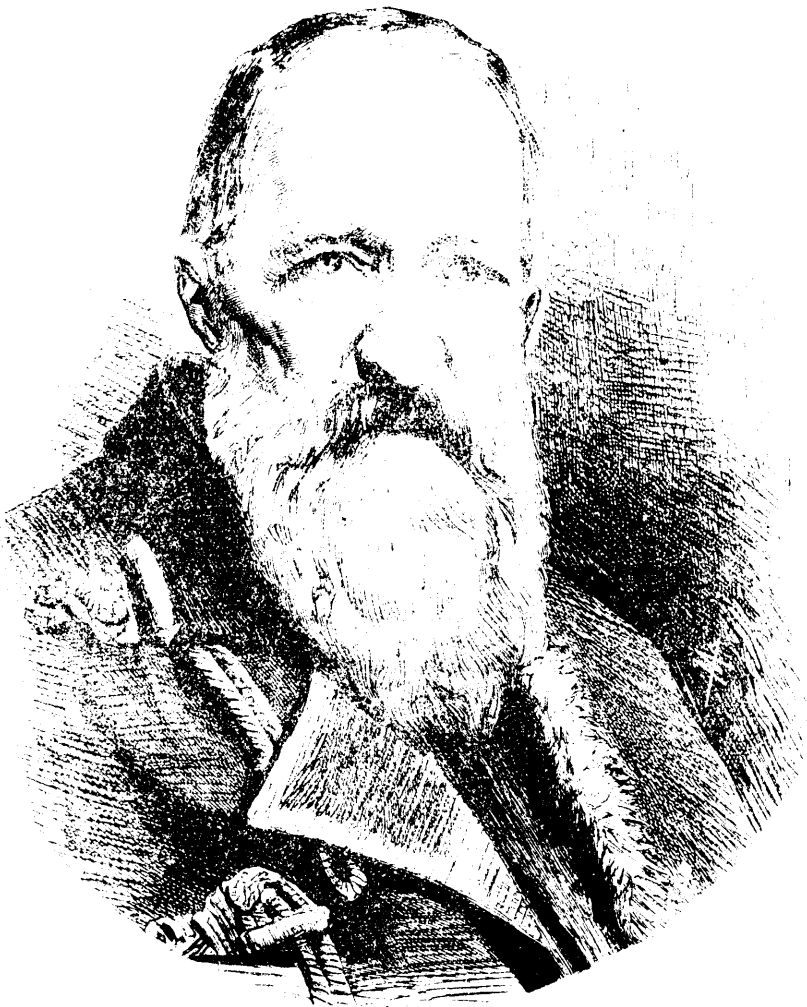
M. Vermont, membre de l'Assemblée Nationale française, qui a accompagné M. Sénécal dans son voyage du retour au Canada, est connu de plusieurs Canadiens qui ont voyagé en France. Il est l'ami personnel de notre concitoyen, M. Gustave Drolet.

Le garde-pêche, *La Canadienne*, est arrivé à Gaspé venant d'une croisière sur la côte du Labrador. L'hon. M. Fortin était à bord. Il rapporte que la croisière a été intéressante et profitable, mais que le résultat des pêcheries, cette saison, n'est pas très avantageux.

La nouvelle de l'assassinat de Carey, par O'Donnell, est pleinement confirmée. La presse anglaise apprécie diversement l'événement, mais elle est unanime à reconnaître que cette fin tragique n'inspire de pitié à personne. On y voit généralement la preuve que les Invincibles ont une organisation secrète qui ne laisse pas de s'inspirer des craintes pour l'avenir.



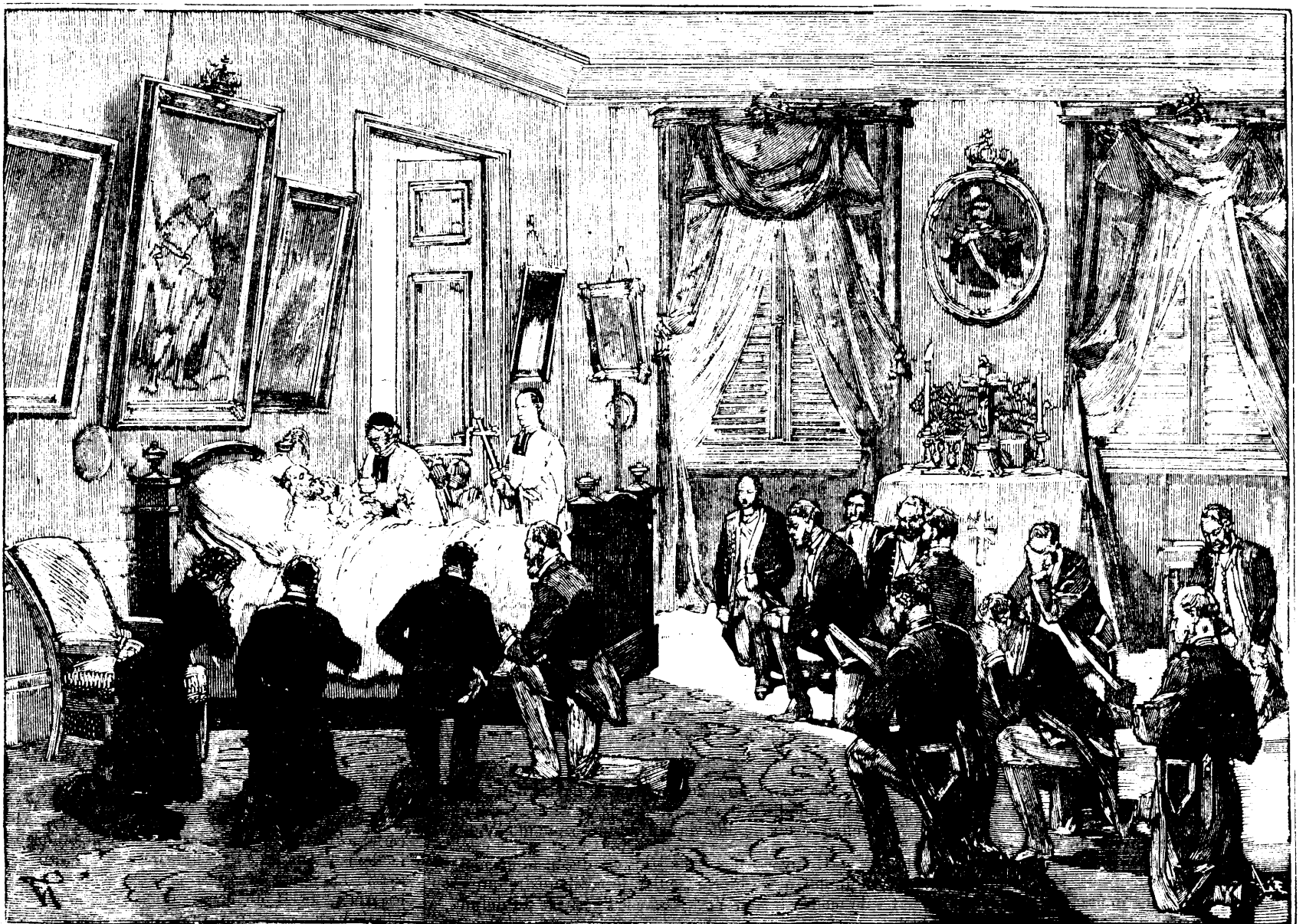
J. B. M. V. 1877



M. KRASZEWSKI



MONSEIGNEUR GILBERT, ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX



FROHSDORFF. — M. le comte de Chambord recevant les derniers sacrements, en présence de tout le personnel de sa maison, dans le salon gris du Château.

